

tournaient autour du navire depuis la première alerte, ont disparu. De la chaloupe de la Direction du Port, arrivée la première, on ne retrouve rien. Elle a été désintégrée par le souffle extraordinairement puissant de l'explosion.

Les secours.

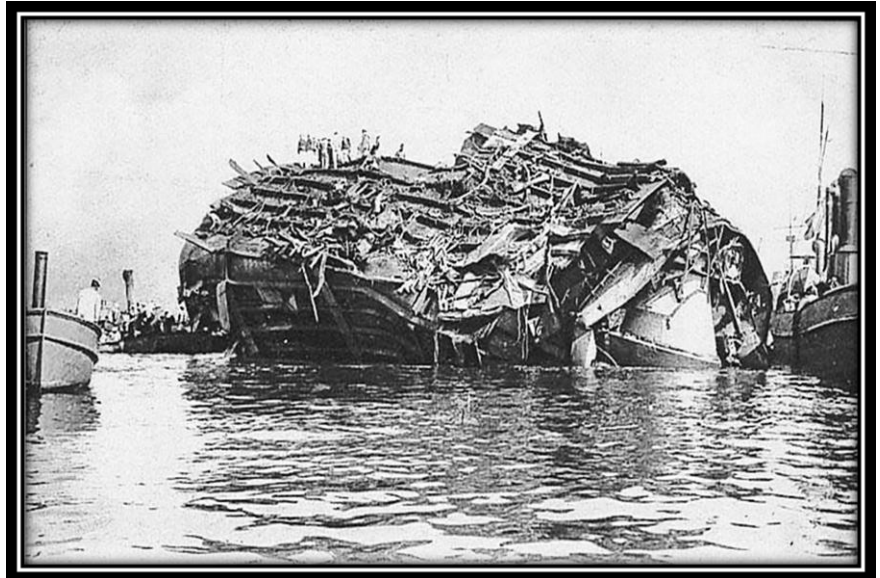
Il y a des survivants qu'il faut sauver à tout prix. Les secours s'organisent sous la direction du Vice-Amiral AUBERT. Il faut faire vite. Les remorqueurs *Polyphème*, *Samson*, *Travailleur*, noient les décombres fumants sous leurs lances. On cherche jusqu'à la tombée du jour et pendant la nuit. Le lendemain, on cherche encore. Les blessés sont transportés à l'Hôpital de Saint-Mandrier.

Une chapelle ardente est improvisée dans l'Arsenal à l'atelier Flotte et, chaque jour le nombre des victimes augmente. Le 27 septembre, deux jours après le drame, on dénombre 200 morts et plus de 300 blessés. Bilan, hélas, très provisoire.

Sur les cuirassés : *Suffren*, 4 tués ; *Liberté*, 142 tués ; *Vérité*, 3 tués, *République*, 24 tués, *Carnot*, 1 tué. Sur les

croiseurs-cuirassés : *Léon-Gambetta*, 6 tués ; *Ernest-Renan*, 7 tués ; *Jules-Michelet*, 1 tué ; *Amiral-Aube*, 7 tués ; *Marseillaise*, 1 tué ; chaloupe de la Direction du Port, 4 tués.

Il faut souligner le fait que la plupart des victimes sont de jeunes marins (moyenne d'âge : 25 ans) et, en grande majorité, des marins bretons, le port d'attache de la *Liberté* étant Brest. Peu de marins varois sont touchés et une seule victime est seynoise, c'est Louis GAUTIER.



Les obsèques

Le 3 octobre 1911, une semaine après le désastre, ce sont les obsèques pour les 152 victimes identifiées dont les familles ont réclamé les corps. Cette journée du 3 octobre revêt le caractère d'une journée de deuil national. Les plus hautes personnalités civiles, religieuses et militaires sont présentes : Le Président de la République, le Président du Conseil, les Ministres de la Guerre et de la Marine, le Préfet Maritime, le Maire de Toulon, l'évêque de Fréjus-Toulon, les amiraux, les députés et sénateurs du Var, etc.

Des dizaines de milliers de personnes s'amassent le long du cortège qui, depuis la place d'Armes, doit rejoindre l'Arsenal de Terre. L'émotion est considérable. La foule est bouleversée par le spectacle d'un nombre impressionnant de cercueils qui défilent sous une forêt de drapeaux et de couronnes de fleurs, par la grande tenue des officiers, la rutilance des lames d'acier, la blancheur des panaches des officiers généraux, une foule qui prend conscience peu à peu de la gravité de ces drames successifs connus par la Marine, et dont la fréquence troublante demeure mystérieuse.

Les accents des marches funèbres remuent les témoins jusqu'aux entrailles, serrent les gorges, tirent les larmes. Le martèlement rythmé des tambours ajoute encore à l'émotion intense de la foule, massée là depuis plusieurs heures, et qui donne manifestement des signes d'énervement...

C'est alors que, vers 10 h 15, sur le boulevard de Strasbourg, une panique se produit. On entend des cris venus, on ne sait d'où : "*Sauve qui peut !*". Une rumeur d'épouvante court dans toute l'assistance. D'autres cris jaillissaient : "*Le mort qui bouge !*" - "*Ça va sauter !*". Alors un affolement général suit qui dégénère en une panique effroyable : des bousculades et une fuite éperdue vers les rues Molière et Racine. Le cordon des soldats est bousculé, certains chevaux affolés entrent dans la foule, des femmes s'évanouissent, des vieillards, des enfants sont piétinés.